

Lettre de Fernand WINTER DURENNEL

Le vent dispersa la cendre, le ciel s'éclaircit et la montagne continua à jeter des panaches de vapeur et de cendre que le vent emporta vers le N.O. Le soir de ce samedi 3 mai, le cratère me parut s'être beaucoup élargi et nous reçûmes une forte pluie de cendre et de gros sable, très persistante. Les bêtes à feu tombaient sur le sol, surchargées par la cendre.

Vers 6 heures ½ du soir, ta mère était chez moi et nous échangeons nos impressions; elle me fit part de son intention de précipiter son départ décidé déjà, ce à quoi je l'encourageai. Quand elle nous quitta, l'aspect de la ville était sinistre. Un ciel qui eût été rouge, si la cendre tombant ne lui avait donné la couleur d'un brasier qui s'éteint. Un silence profond, les cendres assourdissant les pas des rares passants. Des figures inquiètes, des gens pressés, saupoudrés de poussière, les lampes électriques ayant l'apparence de veilleuses, la vue s'arrêtant à dix pas; tous les contrevents fermés; c'était lugubre, nous en fîmes la remarque.

Après dîner, la curiosité nous poussant, tes cousines et moi, nous sortîmes, elles, la tête enveloppée de serviette, ne laissant voir que les yeux. La montagne et la ville étaient noires comme l'intérieur d'une mine de charbon. J'avais quelques dispositions à prendre avec Joseph PLISSONNEAU, devant aller ensemble le lendemain matin porter des secours aux habitants du Prêcheur privés d'eau et de vivres, car les canotiers de ce bourg ne venaient plus à Saint Pierre et les rivières charroyaient depuis plusieurs jours une boue noire et épaisse.

Le lendemain matin au Prêcheur, nous étant avancés dans l'intérieur de la petite vallée où coule la rivière, nous pûmes constater que tout était désert : les habitants avaient émigré.

Le sol tremblait sous nos pieds, ou pour mieux dire, vibrait continuellement; nous entendions plus distinctement les grondements souterrains. Nous pûmes constater la vérité de ce qu'on nous avait dit : de grosses branches d'arbres se cassèrent sous nos yeux, sous le poids de la cendre.

En revenant du Prêcheur, du bord du bateau, nous pûmes constater que des fumerolles, de véritables petits cratères s'ouvraient devant nous, aux hauteurs de l'Habitation Rivière-Blanche.

J'en fis part à Georges de LAGUARIGUE et nous tirâmes la conclusion que toute cette partie de la montagne était minée en dessous et en plein travail volcanique. Je rentrai à la maison fortement impressionné et triste. Fatigué, je m'allongeai un moment pour réfléchir et un peu prolonger mon repos. Inquiet, j'allais au cercle consulter les ouvrages traitant du volcan. Cette lecture me confirma dans ma crainte et je commençai à me préparer, dans mon for intérieur, aux événements possibles.

Dans l'après-midi - 4 mai - le travail du volcan ne cessa pas : je remarquai que le cratère s'élargissait rapidement; il avait à ce moment de 60 à 100 mètres; les détonations sourdes se succédaient; des masses incalculables de vapeurs et de cendres étaient projetées. Quand la brise s'apaisait, la colonne de vapeur montait, droite, à 1500 - 2000 mètres de hauteur. La nuit fut mauvaise. Marguerite et Alice la passèrent à la fenêtre de ma chambre à considérer le volcan qui ne cessait de détoner et de lancer des éclairs.

Lundi matin - 5 mai - à neuf heures on me prévint que l'Usine Guérin était en danger. Tu sais mes relations avec monsieur GUÉRIN. Je partis pour l'Usine. La cendre était si abondante que le tramway s'arrêtait aux premières maisons du Fond Coré, complètement déserté par ses habitants; nous dûmes continuer à pied. On voyait à peine à cinq pas : les cendres refoulées vers la montagne par un vent du sud ouest étalent très épaisses. Il y en avait dix centimètres sur la route, rendue muette par ce matelas; on se heurtait à chaque pas aux bœufs, chevaux, charrettes des habitants de Sainte Philomène et du Prêcheur en plein exode vers Saint Pierre. Les oiseaux suffoqués tombaient morts sur la route.

Arrivés à Rivière Blanche je trouvai que celle-ci avait creusé un lit de 6 à 7 mètres de profondeur dans lequel elle roulait des blocs de rochers de plusieurs tonnes. SULLY, le photographe, me mit en garde contre les crues subites; pour les éviter je montai aux bâtiments de l'habitation Rivière Blanche, à ce moment l'eau, ou mieux le torrent de boue roulait démesurément grossi à vingt mètres de la Rhumerie qu'il devait emporter une heure après. Décidément le volcan donnait des avertissements manifestes, devenus bien plus éclatants une ou deux heures après.

Je me rendis à l'Usine en revenant de la Rivière; il était près de onze heures. J'y trouvai Monsieur Guérin, son fils Eugène, directeur de l'Usine, Paul de JAHAM, comptable, Léon MARIE, le soit-disant ingénieur, et Gaston CAMINADE. Léon Marie expliquait, avec son ton niais et son bégaiement habituel, que le volcan était en pleine décroissance, le maximum de son effort ayant été fait; que les eaux de la Rivière Blanche en s'infiltrant dans le sol étaient arrivées aux couches profondes et brûlantes, d'où dégagement de vapeur et de gaz; que c'était un crabe qui avait mal percé son trou qui était cause de tout cela... Terrible demi-savant qui ne se rendait pas compte que la Rivière Blanche n'avait rien à voir dans cette affaire, quand les océans sont là avec leurs masses énormes et leur énorme pression pour s'infiltrer jusqu'au feu central. Je répondis avec un peu de colère à ce verbiage si peu de circonstance, et je me rappelle encore l'air triste et résigné dont

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)